



YAD LAYELED FRANCE

► Ici et là...

Etre un enfant juif  
pendant la Shoah



## Recueil de textes choisis

Questions pour susciter la réflexion

Pistes pour l'étude des textes

Fondation  
pour la  
Mémoire  
de la Shoah

Avec le soutien de la Fondation  
pour la mémoire de la Shoah

**Yad Layeled France**

46, rue Raffet - 75016 Paris

Tél : 01 45 24 20 36

Email : [info@yadlayeled.org](mailto:info@yadlayeled.org)

Site : [www.yadlayeled.org](http://www.yadlayeled.org)



## Remerciements

Merci à tous les lecteurs qui se sont penchés sur l'abondante littérature pour la jeunesse qui est publiée régulièrement sur ce sujet.

Cette recherche ne prétend aucunement être exhaustive. Les choix présentés ne reflètent que les sentiments des lecteurs de l'équipe. Celle-ci est composée d'enseignants, de psychologues, de parents et de personnes impliquées dans la pédagogie des plus jeunes.

Merci à tous les bénévoles qui se sont penchés sur leur ordinateur pour que le projet puisse être transmis sans difficulté aux professionnels de l'imprimerie.

Merci aux correcteurs, eux aussi bénévoles, qui ont avec patience assuré la relecture des textes.

## Avant-propos

Ce recueil complète l'ensemble des documents de la mallette pédagogique. Contrairement aux autres éléments qui y figurent, sont inclus parmi les textes présentés des extraits d'œuvres de fiction. Elles ont été retenues en fonction d'un certain nombre de critères : tout d'abord leur sérieux et leur fiabilité historique, ensuite leur tenue linguistique et leur qualité littéraire, également l'intérêt qu'elles ont suscité chez les jeunes et enfin l'espace géographique dans lequel la majorité de ces récits se déroulent : la France.

La Shoah des enfants, dont on a dit parfois qu'elle fut « une Shoah dans la Shoah » est un cataclysme à dimension géographiquement européenne<sup>1</sup>. C'est pourquoi il a été largement fait place aux témoignages européens, et en particulier polonais, dans l'ensemble de la mallette. Le judaïsme polonais a été, en nombre, le plus touché : sur un million et demi d'enfants juifs assassinés, plus d'un million étaient nés en Pologne. Moins de dix mille d'entre eux devaient survivre.

Cependant, conscients de la nécessité pour les enfants d'avoir aussi des « références de proximité », nous avons également présenté – sous forme de fiches, de témoignages filmés et de ce recueil – des récits qui se déroulent sur le territoire français, en région parisienne ou en province. Nous nous inscrivons ainsi dans l'esprit des programmes pour l'école élémentaire qui préconisent depuis 2002 de « réserver une place prépondérante au territoire français » mais de « l'insérer plus fortement dans une approche européenne et parfois mondiale ».

Ils constituent la preuve qu'aucun pays d'Europe – et donc aucun enfant juif – ne fut, entre 1939 et 1945, à l'abri de la barbarie nazie et de ses conséquences dévastatrices.

Sabina Volcot-Freeman et l'équipe pédagogique

<sup>1</sup>Au sens large du terme si l'on considère l'ex-URSS et l'Europe comme un seul et même continent

## Paris sous l'occupation

Textes de Yaël Hassan  
Illustrations de Giselle Hoffman  
Casterman, coll. « Des enfants dans l'Histoire », Belgique, 2000

**L'histoire :** Le livre décrit l'histoire d'une petite fille juive, Clara, et de son ami Julien, non-juif et fils de policier. Il évoque les mesures d'interdiction à l'encontre des Juifs, l'obligation du port de l'étoile jaune. Il décrit la rafle du Vél d'Hiv du 16 et 17 juillet 1942 et l'implication de la police française. Certaines pages rendent compte sous forme de « pages d'histoire » des événements de l'époque.

**Les extraits choisis :** Les extraits ci-après relatent, à travers les yeux de ces deux enfants, les réactions de leur environnement au décret rendant le port de l'étoile jaune obligatoire à partir du 29 mai 1942 pour tous les Juifs et la manière dont s'est déroulée la rafle du Vel' d'Hiv.

**Le contexte :** Clara est, au début du récit, une petite fille insouciante qui va brutalement découvrir, en même temps que son ami Julien, les mesures de discrimination désormais ostentatoires à l'égard des Juifs : l'obligation du port de l'étoile jaune. Julien va ensuite apprendre comment se prépare la Rafle du Vél d'Hiv et nous la décrire. Le dernier extrait évoque la manière dont certaines personnes ont aidé les Juifs alors que d'autres, au contraire, les ont dénoncés.

### **Autour des thèmes du texte, des questions possibles pour susciter la réflexion :**

- Que signifie le port obligatoire de l'étoile jaune pour les Juifs ?
- Peut-on discriminer des êtres humains de la sorte ?
- Comment ont réagi les Parisiens non-juifs à la Rafle du Vél d'Hiv ?
- Penses-tu qu'il faille toujours obéir aux ordres ?  
Dans quels cas cela devient-il un devoir de désobéir ?
- Jusqu'où faut-il aller si la vie et la dignité d'autrui sont menacées ?
- Peut-on dénoncer d'autres personnes ? Pourquoi ?

« C'est plus tard que les choses s'étaient gâtées. Surtout pour Clara. Un matin de l'année 1942, quand elle avait ouvert la porte, ses yeux étaient pleins de larmes, et elle portait, cousu sur sa jolie robe rouge, un morceau de tissu jaune en forme d'étoile sur lequel était inscrit en lettres noires et tordues le mot « Juif ».

- Je ne pourrai pas marcher dans la rue comme ça. Je ne pourrai plus aller à l'école, avait-elle dit en éclatant en sanglots.

Julien n'avait pas su comment la consoler. Il était resté là, pétrifié sur le seuil de l'appartement, sans rien dire, sans comprendre surtout. Il savait que les parents de Clara venaient d'un pays lointain, la Pologne, et qu'entre eux ils parlaient une autre langue que le français.

Il savait également qu'ils pratiquaient une religion différente de la sienne, la religion juive, mais pourquoi fallait-il le porter inscrit sur la poitrine, au vu de tous ?

Devant son effarement, la maman de Clara lui avait expliqué :

- C'est la nouvelle loi. Tous les Juifs de plus de six ans doivent désormais porter ce signe. Mais Clara doit aller à l'école malgré tout. Je sais que tu veilleras sur elle, avait-elle ajouté.

Alors Julien avait pris Clara par la main. Certains passants les avaient regardés avec gentillesse, d'autres s'étaient détournés, indifférents. Et quelques regards cruels, ironiques avaient transpercé le cœur des enfants. Julien avait dû laisser Clara entrer seule à l'école des filles. Il avait si mal en la voyant s'éloigner, la tête haute, retenant probablement ses larmes. En arrivant à l'école des garçons, il s'aperçut que plusieurs de ses camarades portaient eux aussi l'étoile jaune. En classe, il constata que ceux-ci s'étaient regroupés au dernier rang. Personne n'alla s'asseoir à côté d'eux, comme s'ils souffraient de la peste. Alors, Julien avait pris ses affaires et s'était installé près de David sous l'œil désapprobateur des autres élèves.

Le maître avait pris la parole :

- Certains de vos camarades portent, ce matin, un signe distinctif que je considère, pour ma part, des plus avilissants. J'en suis profondément choqué et peiné pour ces enfants et leurs familles. Aussi, sachez que je ne tolérerai pas, à l'intérieur des murs de notre école, la moindre brimade, le moindre quolibet à l'encontre des élèves israélites. Et j'attends de vous la même attitude naturelle que celle que vient d'avoir Julien. Il faut que vous ne considériez ces enfants en aucune façon différemment de ce que vous l'avez fait jusqu'ici, alors que vous ignorez, pour la plupart, qu'ils étaient Juifs. Ainsi, toi, Antoine, je suis surpris de ne pas te trouver assis, ce matin, à côté de ton ami Jacques, comme je te l'ai vu faire tout au long de l'année. Je me souviens pourtant avoir lu de ta part une très jolie rédaction sur l'amitié qui lui était adressée. L'as-tu oubliée ?

Antoine avait rougi et baissé la tête.

- C'est mes parents qui ne veulent plus que je lui cause, avait-il bredouillé.

Le maître avait poussé un profond soupir de consternation et c'est un regard affligé et réprobateur qu'il avait alors adressé au portrait du maréchal Pétain dont les enfants chantaient les louanges, chaque matin, en poésies ou en chansons.

## De bien mauvaises nouvelles

Un soir, M. Lucas rentre à la maison l'air préoccupé. Julien, de son lit, l'entend parler à voix basse avec sa mère. De temps en temps, il lui semble percevoir le nom de Clara. Fou d'inquiétude, il se lève et colle son oreille à la porte de la salle à manger.

- Ce n'est pas possible ! s'exclame sa maman. Ils n'arrêteraient quand même pas les femmes et les enfants ! C'est inimaginable !

- Je te dis et te répète que si, justement, s'irrite son père. Je suis bien placé pour le savoir, non ? C'est nous, la police, qui sommes chargés de ce sale boulot.

- Il faut faire quelque chose, les prévenir, au moins.

- Tu as raison, dit alors son père, il faut leur dire de partir ou du moins de ne pas ouvrir la porte. Je ne peux pas faire mieux. Nous n'avons aucun endroit pour les cacher.

- Dis-lui que nous pourrions nous occuper de la petite, la prendre avec nous si ça peut l'aider.

- C'est dangereux, Hélène. Nous ne pouvons pas prendre un tel risque.

- Eh bien si ! s'emporte Mme Lucas. Nous nous devons de le faire. Ton fils aîné, il en prend bien des risques, lui ! Et il n'a que dix-sept ans ! Alors si lui risque courageusement sa vie tous les jours, tu peux tout de même, toi, le policier, faire un geste, non ?

Julien n'entend pas la réponse de son père. Juste quelques grommellements incompréhensibles et la porte qui s'ouvre puis se referme sur son pas lourd.

Julien bondit alors dans la pièce et demande des explications à sa maman.

- Ton père vient de m'apprendre que, demain matin, il y aura une grande rafle dans Paris, au cours de laquelle seront arrêtés un grand nombre de Juifs étrangers, dit-elle en soupirant.

- Mais Clara n'a que dix ans. En plus, elle est française ! s'exclame Julien.

- Je sais, mais sa maman ne l'est pas. Aussi papa est allé la prévenir de ce qui se prépare. Personne n'est au courant, apparemment. Sauf les policiers chargés d'arrêter ces pauvres gens.

- Les policiers ? s'alarme Julien. Les policiers comme papa ?

Mme Lucas hoche la tête, l'air désolé.

- Ce sont des ordres, Julien. Et un policier doit obéir aux ordres. Mais nous pourrions recueillir Clara jusqu'au retour de sa maman. Si ce sont les policiers français qui les arrêtent, je ne pense pas que ces gens soient en danger.

Julien est bouleversé. Il ne sait plus s'il doit rire ou pleurer. Il serait très heureux d'avoir Clara avec lui, chez lui, comme une sœur. Il s'en occuperait, veillerait sur elle, ainsi que sa mère le lui avait demandé le fameux jour où elle avait arboré l'étoile jaune pour la première fois. Mais il se doute bien que toutes deux seraient terriblement malheureuses d'être séparées.

Quand son père revient enfin, il s'étonne à peine de trouver son fils qui l'attend, déterminé à être tenu au courant des événements graves qui se jouent. Connaissant son attachement pour Clara, il comprend son inquiétude.

- Elle ne veut rien savoir, fait-il d'une voix hésitante. Elle refuse que nous lui prenions sa petite. Elle dit qu'elle n'a plus qu'elle au monde. Elle dit aussi que si ce sont des policiers français qui viennent l'arrêter, elle n'a pas trop peur. Ce n'est pas comme si c'étaient des Allemands.

- Je pense qu'elle n'a pas tort, fait alors la maman de Julien qui se veut rassurante.

La moue sceptique de son papa n'échappe pas à Julien et ne le rassure pas le moins du monde. Bien au contraire ! Il pressent qu'un grave danger menace son amie. Et son père semble au courant de ce qui va se tramer. Il sait, se dit Julien, mais il ne m'en dira pas d'avantage. Abattu, il regagne son lit, sans parvenir à s'endormir. S'il arrivait quelque chose à Clara, Julien ne se le pardonnerait pas. Mais surtout, il ne pardonnerait pas à son père de ne pas avoir protégé son amie et sa maman. N'est-il pas policier ? Et combien de fois a-t-il affirmé à son fils que le rôle d'un policier est de protéger les gens, justement ? Julien entend ses parents chuchoter encore longtemps mais il ne réussit pas à saisir leurs propos et finit par sombrer dans un sommeil tourmenté. [...]

## La rafle

Le lendemain, Julien est réveillé très tôt par une agitation inhabituelle qui lui parvient de la rue. Il se lève et se précipite à la fenêtre de la salle à manger. Ce qui se déroule sous ses yeux lui semble bien étrange. Dans la rue, malgré l'heure matinale, sont rassemblés plusieurs de leurs voisins, tous marqués de l'étoile jaune, une valise ou un baluchon à la main. Il y a là des hommes, des femmes, des enfants, des bébés, des vieillards, entourés de policiers. Julien regarde sa maman sans comprendre. Celle-ci détourne les yeux, s'éloigne de la fenêtre et s'affale sur le canapé en sanglotant.

Julien ne peut se détacher du spectacle irréel qui s'offre à lui. Parmi ces gens, il reconnaît des garçons de sa classe, des compagnons de jeux, des voisins, tête basse, épaules voûtées, tandis que s'agitent et crient autour d'eux les policiers, leur matraque à la main. Que vont-ils faire de tous ces gens ? Où vont-ils les emmener ? Dans des camps de travail, comme il l'a entendu dire par sa mère la veille ? Pourquoi enverrait-on des enfants, des bébés dans des camps de travail ? Et pourquoi les policiers ne font-ils preuve d'aucune bienveillance, d'aucune gentillesse ? Julien se dit que son père fait de même, peut-être, dans un autre quartier. Son père qui était donc au courant de tout cela, dès la veille, et qui exécute froidement les ordres, tout comme ses collègues, en bons policiers qu'ils sont. Cette idée lui est insupportable. Il regrette alors d'être aussi petit et de ne pouvoir entrer dans la Résistance comme son frère. Il aurait empêché tout ça, lui, s'il avait été résistant.

Après le départ de M. Lucas, venu les prévenir du danger la veille au soir, la maman de Clara est restée longtemps éveillée, assise sur une chaise dans la cuisine. Elle ne veut pas se séparer de sa fille. Il faut qu'elle trouve un moyen de se cacher toutes les deux. Elle s'est alors levée et a été voir la concierge. Après l'avoir écoutée en hochant la tête et en soupirant, celle-ci a pris un gros trousseau de clés et l'une et l'autre sont remontées à l'appartement. Elles ont réveillé Clara qui les a suivies, à moitié endormie, jusqu'au cinquième étage.

- L'appartement est vide, leur a dit la concierge. Les locataires sont partis.

Personne ne viendra vous chercher là.

Pourtant, la maman de Clara n'était pas rassurée.

- Si on vient nous arrêter, a-t-elle expliqué à sa fille, tu te cacheras là, dans cette garde-robe. Je trouverai alors un moyen de prévenir les parents de Julien.

Clara s'est précipitée dans les bras de sa mère en pleurant.



- Je veux rester avec toi, toujours, lui a-t-elle dit.  
- Nous nous retrouverons, mon ange, quoi qu'il arrive. Mais il faudra peut-être que nous nous séparions, pour mieux nous débrouiller chacune de notre côté.  
Prends soin de toi et je prendrai soin de moi. Et puis, il n'est pas dit que l'on viendra nous chercher ici. Personne ne sait que nous y sommes.

Le lendemain, à l'aube, les policiers viennent frapper à la porte de l'appartement de Clara et sa mère. Du cinquième, elles entendent les coups violents assenés contre la porte et les cris des policiers qui ordonnent d'ouvrir. N'obtenant pas de réponse, ils s'appêtent à repartir quand une voisine entrouvre et sa porte et leur souffle :

- Elle est au cinquième, appartement de gauche.

C'est ainsi que la maman de Clara est arrêtée. Par la seule malveillance d'une voisine. Mais celle-ci ne la verra pas descendre seule, sans sa fille, car elle s'est empressée de refermer la porte et d'aller se recoucher.

Quand Julien, de sa fenêtre, voit la maman de Clara rejoindre le groupe, il pousse un cri. Sa mère se précipite et comprend aussitôt la situation.

Elle est seule. Elle doit donc l'avoir cachée ! Reste ici, toi, ne bouge surtout pas ! s'écrie-t-elle avant de s'élaner dans la rue où elle essaie de trouver un visage connu parmi les policiers et inspecteurs en civil. En vain. Elle attire alors l'attention de la maman de Clara qui la voit enfin. Les deux femmes se regardent et ce regard en dit long. La maman de Clara sourit. Elle part rassurée quant au sort de sa fille. »

## Compte les étoiles

Loïs Lowry

Ecole des Loisirs, coll. « Neuf en poche », Paris, 1991

**L'histoire** se déroule au Danemark pendant la guerre. Son personnage principal est une petite fille de dix ans, Anne-Marie Johansen. Sa famille va aider ses amis et voisins, qui sont juifs, à fuir les nazis et à survivre aux persécutions. Le livre évoque le rôle important de la résistance danoise et du peuple danois tout entier qui ont sauvé de nombreux Juifs en faisant preuve de beaucoup de courage.

**L'extrait choisi** concerne justement la notion de courage et la manière dont celui-ci peut être ressenti par un jeune enfant.

**Le contexte** : une conversation entre Anne-marie et son oncle au moment où, après avoir recueilli Ellen, la fille de leur voisin juif, toute la famille s'apprête à partir pour la campagne, d'où va être organisé le départ d'Ellen et de ses parents vers la Suède. Une fausse veillée funèbre est organisée pour justifier le rassemblement d'un certain nombre de personnes dont deux familles juives qui vont être conduites en Suède clandestinement.

### **Autour des thèmes du texte, des questions possibles pour susciter la réflexion :**

- Qu'est-ce que le courage ?
- Qu'est-ce que le mensonge ?
- Est-ce mentir de ne pas tout révéler ?
- Doit-on se mettre en danger pour aider autrui ?
- Le risque en vaut-il la peine ?
- Peut-on justifier l'indifférence par « On ne savait pas » ?

« - Est-ce que tu es courageuse, petite Anne-Marie ?

Elle fut frappée, prise au dépourvu. C'était une question qu'elle n'avait pas envie qu'on lui pose. Lorsqu'elle se la posait à elle-même, elle n'aimait pas la réponse qu'elle se donnait.

- Pas très, avoua-t-elle en regardant le sol de l'étable.

Oncle Henrik s'agenouilla devant elle pour que son visage soit à la hauteur du sien. Derrière lui, Fleurette baissa la tête, saisit une pleine bouchée de foin entre ses dents et la rabattit avec sa langue. Le chaton dressa la tête, attendant et espérant encore quelques gouttes de lait renversé.

- Je crois que ce n'est pas vrai, dit Oncle Henrik. Je crois que tu es comme ta maman et comme ton papa, et comme moi aussi. Tu as peur, mais tu es décidée et, s'il fallait être brave, je suis sûr que tu saurais te montrer très, très courageuse. Mais, ajouta-t-il, il est beaucoup plus facile d'être courageux lorsqu'on ne sait pas tout. C'est pourquoi ta maman ne sait pas tout, ni moi non plus. Nous ne savons que ce que nous avons besoin de savoir. Tu comprends ce que je te dis ? demanda-t-il en la regardant dans les yeux.

Anne-Marie fronça les sourcils. Elle n'en était pas sûre. Que signifiait le courage ? Elle avait eu peur l'autre jour - il n'y avait pas longtemps et pourtant cela lui semblait très loin - lorsque le soldat l'avait arrêtée dans la rue et lui avait posé des questions de sa voix sévère.

Et elle ne savait pas tout à ce moment-là. Elle ne savait pas que les Allemands projetaient de déporter les Juifs. Et c'est pour ça que lorsque le soldat lui avait demandé, ce jour-là, en regardant Ellen : « Comment s'appelle ton amie ? » Elle avait pu lui répondre, alors même qu'elle avait peur. Si elle avait tout su, cela n'aurait pas été si facile d'être courageuse.

Elle commençait à comprendre, un tout petit peu.

- Oui, dit-elle à Oncle Henrik, je crois que je comprends.

- Tu avais raison, lui dit-il, il n'y a pas de grand-tante Birte, et il n'y en a jamais eu. Ta maman t'a menti, et moi aussi. Nous t'avons menti, expliqua-t-il, pour t'aider à être courageuse, parce que nous t'aimons. Tu nous pardonnes ?

Anne-Marie hocha la tête. Elle se sentit soudain vieillie.

- Et je ne vais pas t'en dire plus, pas maintenant, pour la même raison. Tu comprends ?

Anne-Marie hocha la tête à nouveau. »

## La chanson de Hannah

Jean-Paul Nozière et Jacques Fernandez  
Nathan, coll. « Pleine lune », Paris, 1995

**L'histoire :** Ce livre raconte comment Louis, un jeune garçon de 10 ans, vivant en France en 1940, apprend par ses parents qu'il est juif et qu'il doit cacher ses origines. Au Café des Amis, il aide la patronne, Mme Jeanne, et rend de menus services aux uns et aux autres. Il côtoie ainsi toutes sortes de gens : des résistants, des nazis, des « collabos ». Il découvre petit à petit le sort réservé aux Juifs, et donc à sa propre famille. Il est arrêté en 1942 alors que ses amis essayent de le cacher.

**L'extrait choisi :** Louis va révéler son courage et ses capacités d'initiative en aidant une mère et ses deux enfants à passer la ligne de démarcation, en remplaçant le passeur qui opère habituellement.

**Le contexte :** Louis exécute de petits travaux au Café des Amis. Il se trouve nez à nez avec une femme et ses deux enfants visiblement terrorisés. Il propose alors de les aider.

### **Autour des thèmes du texte, des questions possibles pour susciter la réflexion :**

- Un enfant peut-il agir en héros ?
- Est-ce du courage ou de l'inconscience ?
- Est-ce à la portée de n'importe qui ou faut-il avoir une histoire particulière ?
- Doit-on attendre une récompense pour un acte de courage ?

« Lorsque Louis Podski pénétra dans l'arrière-salle du Café des Amis, il s'empêtra dans les valises qui encombraient le passage. Il voulut récupérer son équilibre, s'appuya à la tablette de coin, branlante, et celle-ci bascula, emportant la dizaine de verres à apéritif qui s'y trouvaient. Le vacarme n'attira personne. Le café était désert, les patrons invisibles. La présence des bagages était déconcertante. Madame Jeanne, qui ne quittait jamais son comptoir, partait-elle en voyage ? Incroyable. Cependant, l'insolite silence de la maison, l'absence des patrons, les bagages abandonnés, tout indiquait une situation anormale.

Louis récupéra les débris sur le carrelage, les fourra au fond de la poubelle puis disposa de nouveaux verres sur la tablette. Non, c'était stupide. Madame Jeanne aurait pu citer, à l'unité près, le nombre de pièces que comprenait chaque catégorie de vaisselle. Il ressortit les morceaux de verre, mit sa faute en évidence sur la table de marbre et, ne sachant que trop faire de sa personne, écouta le silence.

- Il n'y a personne ?
- ...onne, répondit un léger écho.

Les valises en carton bouilli étaient lourdes. Louis aperçut un bout de lingerie qui dépassait. Il tira progressivement, le tissu résista, puis l'étoffe bleue sortit d'un seul coup. Entre les plis, il y avait deux billets de banque. Complètement affolé, Louis refoula le tout sous le couvercle de la valise. Craignant qu'on ne le surprenne, il se précipita sans réfléchir dans le long couloir obscur qui débouchait au pied de l'escalier de bois desservant l'appartement des propriétaires du Café des Amis. Jamais il ne s'y aventurerait, madame Jeanne ayant déclaré que sa vie personnelle commençait là. Si au comptoir elle se montrait disponible pour tout un chacun, dès qu'elle entrait dans son appartement, elle devenait Jeannette Beaujour, femme ordinaire, et le client qui franchissait la porte frontière était vertement rabroué.

Appuyé à la rampe, Louis sonda le trou sombre de la cage d'escalier. Il osa un timide appel, qui resta sans réponse. Cependant, il crut entendre des bruits de pas. Conscient de commettre une faute que n'apprécierait pas madame Jeanne, il gravit deux ou trois marches, le cœur battant. A nouveau, il appela, plus fort. Les pas cessèrent. Louis, un peu chancelant, se cramponna à la rampe. S'il s'agissait de cambrioleurs ? En un éclair, il vit madame Jeanne ligotée, le butin enfoui dans les fameuses valises, monsieur Jean étendu à même le sol, assommé, mort peut-être.

Louis escalada les dernières marches. Il frappa à la porte. Quelque part, un chat miaula. Louis riva son œil au trou de serrure, mais ne vit qu'un halo jaunâtre traversé de l'ombre floue d'un meuble. Maintenant, son cœur battait la chamade. Il lui semblait que sa respiration de locomotive emplissait la maison. Malgré tout, dominant sa peur, il retint son souffle aussi longtemps qu'il le put. Un silence artificiel s'installa et alors, distinctement, Louis perçut le craquement du plancher, puis un murmure suivi d'un « chut ».

Louis Podski ferma les yeux, songea brièvement à Hannah qu'il ne reverrait sans doute jamais et ouvrit bravement la porte.

Dans la pièce - la cuisine de madame Jeanne - , il y avait une femme vêtue d'un tailleur noir et deux enfants. Ils paraissaient terrorisés. Le plus grand des enfants avait plaqué sa main sur la bouche du plus petit et son autre bras enserrait le cou du garçon. Le vêtement sombre de la femme accentuait encore la pâleur abominable de son visage. Ce masque blanc était posé sur un corps dépourvu de tout signe de vie. Durant quelques dizaines de secondes, Louis et le trio inconnu demeurèrent face à face, silencieux. Puis, oubliant sa propre présence dans la cuisine de madame Jeanne, Louis demanda :

- Que faites-vous ici ?

La femme s'approcha des enfants qu'elle pressa contre elle sans dire un mot. La situation devenait embarrassante. C'est alors que Louis, par un réflexe de politesse, retira la casquette qui le vieillissait, révélant ainsi ses douze ans de gamin poussé trop vite. Sans doute était-ce suffisant, car l'aîné des enfants s'enhardit.

- Et toi, qu'est-ce que tu fiches là, tu as l'autorisation ?

Nous, on l'a, même que madame Beaujour a dit de l'attendre et que...

La femme murmura :

- Tais-toi, Marc.

Elle s'avança légèrement.

- Nous sommes des amis de madame Beaujour, elle revient d'une minute à l'autre.

- Ah ! bon, admit Louis à contrecœur.

Toutefois, il n'eut pas à pousser davantage son enquête, madame Jeanne grimpait l'escalier. Elle découvrit sans surprise l'intrusion de Louis dans sa cuisine.

- Ah ! tu es là, toi ! dit-elle. De toute manière, il fallait que ça arrive.

Elle se laissa tomber sur une chaise. Elle respirait avec peine. Son corps massif s'abandonnait à la fatigue. Sa main baguée éventait son visage congestionné.

- Fichu escalier... enfin, bref, votre histoire s'arrange mal. Le passeur est absent pendant dix jours, je me demande ce que je vais faire de vous.

Le regard de la femme en noir vacilla, mais elle n'eut pas un mot. On aurait dit un oiseau en cage contemplant tristement le ciel bleu de la liberté.

Madame Jeanne agrippa le poignet de Louis. Il espéra vaguement qu'elle l'assiérait sur ses genoux.

- Autant que je t'explique, dit-elle. Voilà...heu... il me semble qu'à ton âge tu comprendras. Mme Boumiran et ses deux enfants, Marc et Robert, désirent passer en zone libre. Je... j'avais promis de m'en occuper, mais le passeur est absent. Ne parle jamais de cette histoire à quiconque, sinon j'irais en prison. Tu le sais ?

Elle fixait anxieusement Louis. Elle ajouta, comme si la précision donnait du poids à ses craintes :

- Ils sont Juifs et veulent échapper aux Allemands. Mon petit Loulou, tu as dû te rendre compte que les Allemands haïssent les Juifs au point de les emprisonner. Ils font pire aussi et si tu n'étais pas si jeune...

Louis dévisagea les enfants. Si l'aîné le toisait crânement, Robert, les yeux clos, suçait son pouce.

- Ils passeront la ligne de démarcation avec moi, dit-il soudain.

- Ne raconte pas de sottises, ce n'est guère le moment, soupira Jeannette Beaujour.

Contente-toi de garder le silence.

Louis remit sa casquette.

- Madame Jeanne, je franchis la ligne de démarcation deux ou trois fois par semaine. La tension devint extrême. Les gouttes d'eau qui tombaient sur le rebord de la fenêtre explosaient comme des coups de tonnerre. Robert cessa de brouter son pouce. La femme en noir se mordit la lèvre. Madame Jeanne serra le poing de Louis.

- Je t'écoute, Loulou.

Louis expliqua qu'il traversait la rivière grâce à une vieille barque à fond plat. Oh ! certes, il ne précisa pas que la barque était un emprunt proche du vol, malgré son pitoyable état, qu'il la dissimulait

Oh ! certes, il ne précisa pas que la barque était un emprunt proche du vol, malgré son pitoyable état, qu'il la dissimulait sous les branches et ne l'utilisait qu'avec d'infinies précautions parce qu'il redoutait davantage le propriétaire légitime que les Allemands. Mais madame Jeanne crut son histoire lorsqu'il avoua que, compte tenu des appétits de ses « clients », il avait dû étendre son territoire de chasse. Qu'il regrettait que corbeaux et pies, préférant la zone libre, nichent si loin, dans le petit bois situé de l'autre côté de la rivière.

- Et les Allemands ? questionna Mme Boumiran d'une voix minuscule où perçait un semblant d'espoir.

- Les Allemands remontent la rivière à heures fixes. Il suffit de s'assurer que la ronde a eu lieu et de traverser dans leur dos. Je l'ai fait des dizaines de fois.

Une grosse mouche verte, répugnante, s'acharnait contre la vitre. Ils entendaient tous le bourdonnement rageur.

- Loulou, accepterais-tu de passer Mme Boumiran et ses deux enfants ?

- Evidemment. La dernière ronde est à dix-sept heures. Si quelqu'un vous dépose une demi-heure avant à l'endroit que j'indiquerai, nous traverserons la rivière dès ce soir.

- Si je m'attendais... Mon petit Loulou, jamais je ne te remercierai assez !

Je te donne dix francs, non, vingt !

La femme en noir parut émerger d'un long rêve, son visage récupérait un peu de couleur.

- Moi aussi je te récompenserai, mon fils, dit-elle d'une voix encore défaillante.

Louis Podski détourna la tête. Son regard erra un instant dans la pièce et suivit le vol affolé de la mouche. Il s'approcha des carreaux, écarta le rideau de cretonne, écrasa l'insecte.

- Je ne veux rien, pour ça, je ne veux rien, dit-il doucement.

[...]

La fourgonnette à gazogène déposa le trio et les valises au bord de la départementale 46. Caché dans la baraque des cantonniers, Louis attendait en sculptant un manche de pelle, à l'aide de son canif. Habitué des lieux, il façonnait lettre après lettre, jour après jour, et l'inscription prenait bonne allure : « Labris est un faux-cul ».

Il abandonna le « l », rangea l'outil. Il ne ressentait aucune excitation particulière à l'idée d'accomplir ce énième passage en zone libre. Il siffla le groupe qui se précipita dès qu'il le vit.

- Nous ne transporterons pas les valises aujourd'hui, dit Louis, la barque ne supporterait pas un tel poids. Elles resteront dans la cabane et je les transporterai demain matin.

Elvire Boumiran ne protesta pas. Elle était toujours très pâle, et paraissait prête à se désagréger d'un instant à l'autre. Marc, sensiblement du même âge que Louis, s'essayait au rôle de père ; il couvait son frère de son autorité maladroite, le saoulait de conseils plus ou moins contradictoires. Les deux enfants étaient identiquement vêtus de culottes courtes bleu marine, d'un pull bleu marine et de sandalettes.

Louis détailla le trajet. Traverser le pré à découvert, très vite, afin de ne pas être vus de la route ; longer le bois de peupliers, contourner deux champs de blé. A partir de là débutait une zone dangereuse : entre la rivière et les champs, une immense vigne déroulait ses alignements de ceps, visibles à la jumelle depuis le poste allemand situé en amont.

Durant plusieurs minutes, ils avanceraient courbés, parfois même ils ramperaient.

- Comme les Indiens ! exulta Robert.

- On ne joue pas ! gronda son frère. Si tu n'obéis pas, les Allemands nous prendront.

Aussitôt, l'enfant fut proche des larmes. Il s'enfouit le pouce dans la bouche et se tut.

Peut-être avait-il cinq ou six ans, et on voyait qu'il se pliait volontiers à la sévérité du frère. Ils se mirent en marche... »

## L'enfant Coq

Maurice Roth  
Le Capucin, Cahors, 2001

**L'histoire :** Ce livre autobiographique retrace l'itinéraire d'un petit garçon juif âgé de sept ans au début de la guerre. Séparé de ses parents, il est « ballotté » de place en place. Placé tour à tour dans des orphelinats, des couvents et des fermes, il est plus ou moins bien traité, avant d'être enfin sauvé en passant la frontière espagnole dans les Pyrénées, grâce à un réseau de résistance juive.

**Les extraits choisis** décrivent comment ce petit garçon, enfermé dans sa solitude, s'invente un monde secret qui lui permet de s'échapper, par l'imagination, de la peur du quotidien, de la séparation d'avec sa famille et de l'incertitude du lendemain.

**Le contexte :** caché chez un paysan dans la région de Toulouse, Moïché-Maurice a fait du grenier où il dort au-dessus de l'étable son domaine secret, protégé des menaces et de la peur qui l'habitent la plupart du temps. Il va établir une relation avec les animaux de la ferme et notamment avec le coq à qui il confie ses sentiments les plus intimes.

**Autour des thèmes du texte, des questions possibles pour susciter la réflexion :**

- De quoi souffre Moïché-Maurice ?
- Quels moyens s'invente, Moïché-Maurice pour survivre dans sa solitude ?
- Est-ce facile, avec le temps qui passe, de se souvenir ?
- L'enfant se sent-il coupable ? Pourquoi ?
- L'est-il, à ton avis ? Ne peut-on trouver un autre mot pour qualifier ce qu'il ressent ?



« Je ne comprends pas très bien ce que je fais ici, dans la ferme de ce paysan. Et d'abord pourquoi me cache-t-on ? Et de qui ? Je sais qu'il y a la guerre, je sais aussi qu'il y a des Allemands et qu'ils sont méchants. Mais pourquoi doit-on me cacher, moi, justement ? Et où sont les autres membres de la famille ? Tout ce que je sais, c'est que mon frère et ma sœur sont aussi chez un paysan, dans ce même village. Mais lui, il ne se cache nulle part. Il se promène librement. Peut-être que mon paysan risque sa vie ! Peut-être fait-il quelque chose d'interdit en me cachant ainsi chez lui, dans son grenier !

Les animaux sont devenus mes amis, ma consolation ; ils remplacent Papa et Maman. J'apprends à parler à une vache qui s'appelle Laïké. Je joue avec le coq et les poules et ris avec les bêtes domestiques.

J'ai converti Laïké au judaïsme. Je lui parle en yiddish. Le coq est devenu un ami intime et mon confident.

Un matin au lever du jour, j'entends le coq m'appeler : « Moï-ché-lé ». D'abord, je n'en crois pas mes oreilles. Je ne réponds pas. Il m'appelle une deuxième fois. Le troisième appel est inutile ; je suis convaincu : le coq m'a bel et bien appelé par mon nom, mon nom de là-bas, de la maison. Je crie de plein gosier : « Il est Juif ! ». Depuis, je me pose des questions : qui lui a dit qu'à la maison, on m'appelait Moïchélé ? Pourquoi a-t-il commencé à m'appeler par ce nom ce jour-là et pas avant ? A t-il rencontré mon père ou ma mère ? Il faudra le lui demander.

Depuis le jour où le coq m'a appelé Moïchélé, mes journées ont entièrement changé. Je commence par me sourire à moi-même, sous la couverture. A mesure que l'aube blanchit, mon attente, ma soif m'envahissent tout entier – Je suis tendu : m'appellera-t-il encore cette fois, comme hier ? Nous sommes les seuls, mon coq et moi, à connaître mon nom de la maison. Ce grand secret, nous le gardons pour nous.

Lorsque je descends pour ouvrir la porte du poulailler, je le fais sortir le premier, en signe de reconnaissance, pour m'avoir appelé cette fois encore par ce nom, celui de là-bas, de la maison, Moïchélé. Comme je voudrais que quelqu'un m'appelle encore de ce nom ! J'imagine toutes sortes de câlins pour lui faire sentir mon amour. Je suis son garde du corps et ne permets à aucune bête de l'approcher et de lui faire du mal.

J'ai commencé à lui chercher un nom. Un nom juif, bien sûr, comme les noms de la maison. Mais je les ai tous oubliés. Tout s'est effacé de ma mémoire. J'essaie d'y penser la nuit, lorsque je suis couché, éveillé, dans le grenier. Comment Maman appelait-elle Papa ? Je ne m'en souviens pas.

### **Les deux Maurice**

Je suis deux Maurice : Le Maurice de nuit et le Maurice de jour.

Les nuits sont dures. Ce qui me manque, c'est que quelqu'un me dise « Bonne nuit ». C'est trop demander qu'on me dise seulement « Bonne nuit » ? Ce désir d'entendre quelqu'un me dire « Bonne nuit » grandit et me submerge chaque soir. Je trouve une ruse. J'appelle chacun des doigts de ma main d'un autre nom : le pouce, c'est Papa, le deuxième doigt, c'est Maman, et tous les autres doigts sont baptisés des noms de mes frères et sœurs. J'embrasse chaque doigt avant de m'endormir et lui dis en murmurant : « Bonne nuit ».

Chaque soir, je discute avec le pouce, je lui pose une foule de questions, lui fais un tas de demandes. Je parle avec le pouce comme si je parlais à Papa, et je m'efforce toujours de l'imaginer. Mais je parviens rarement à retrouver son visage.

Lorsqu'il surgit sous ma couverture, il me remplit tout entier d'une odeur âcre de tabac. Ce n'était pas exactement du tabac, parce que sa carte de tabac, papa l'échange contre des tickets de pain, qu'il envoie à ses enfants, dispersés dans le Sud de la France. En fait de tabac, il fume de la barbe de maïs, qu'il roule dans du papier à cigarettes. Je sens aussi ses mains fortes, son corps robuste. Cela renforce mon assurance qu'un jour il viendra me prendre. J'en suis certain ; j'ai confiance. Je pense déjà à toutes les vengeances que je demanderai à mon père d'exercer contre tous ceux qui m'ont fait du mal. Je me sens bien lorsque je pense à lui.

Souvenirs de la maison. Je m'y accroche de toutes mes forces. Parfois ils ne durent que quelques secondes, et tout s'éloigne aussitôt, se brouille et disparaît quelque part, loin, très loin. Je m'en veux de n'avoir pas réussi, cette même nuit, à me rappeler le visage de Papa. Lorsque je n'arrive pas à réveiller un de ces souvenirs, je fais pipi au lit ; et je pleure.

Pendant mes nuits je construis un monde avec mes fautes. Je m'accuse de tout ce qui s'est passé et de ce qui se passe, même des choses les plus banales. Je suis seul coupable de ce qui m'arrive. Les animaux ne m'accusent jamais de quoi que ce soit au contraire : ils me rassurent, me consolent, et m'aiment ; ils m'aiment tellement... Ils ne m'en veulent pas lorsque je fais pipi dans mes culottes. Ils sont les seuls à ne pas me faire pleurer. Je pleure en leur compagnie pour ouvrir mon cœur.

Je me sens coupable d'être seul, isolé, éloigné de tout et étranger à moi-même - je ne m'appartiens pas. Je me sens coupable de quelque chose, sans trop savoir de quoi. Et c'est pour ça que je dors dans un grenier. Je le mérite. C'est ma punition. Je ne le ferai plus, je demanderai pardon, je le promets. Mais qu'est-ce que j'ai fait ? A qui dois-je demander pardon ?

Au monde entier.

Le monde de mes fautes, que j'ai bâti autour de moi, est né de mes causeries avec moi-même et avec les animaux. Je leur parle en yiddish.

- Je ne le ferai plus, ai-je dit aux animaux. Je demande pardon. Mais la vache ou le coq me répondent : « Tu promets toujours et chaque fois tu demandes pardon. On ne te croit plus. » Je les supplie en pleurant. Mais la vache Laïké détourne la tête, la bouche pleine de foin que je lui ai donné pour essayer de l'adoucir.

Ce n'est que dans le poulailler et à l'étable que je peux parler à haute voix. Là, je pleure sans crainte que quelqu'un m'entende. Là, je ris aussi tout haut, lorsque la vache me permet de lui enlacer le cou de mes bras, de poser la tête sur elle et de lui parler, lui raconter ce que j'endure la nuit, dans mon grenier.

Le coq et la vache sont mes deux êtres vivants dans un monde de silence, un monde où personne ne me parle. Cette solitude, j'en suis déjà pétri.

L'essentiel est, de ne pas oublier. Ne jamais oublier la maison de mon père, Papa, et même la maison de mon grand-père, dont Maman m'a tant parlé. »

## A la recherche d'Ezéchiel

Chaskel Frajlick  
Quorum, Belgique, 1995

**L'histoire :** Ce livre, intitulé également Copeaux de vie d'un enfant juif caché raconte l'histoire d'Ezéchiel, un petit garçon juif caché en France pendant la guerre. Accueilli successivement par divers « Parrain », « Marraine » et « Tante », ce petit bonhomme de six ans dorénavant prénommé Charles dissimule son identité jusqu'à ne plus savoir qui il est vraiment. Il faudra que passent cinquante ans pour que Charles se retrouve enfin lui-même.

**Les extraits choisis :** Charles fait sa première expérience de séparation d'avec sa mère. Il décide à ce moment de ne plus jamais rien demander à qui que ce soit. Ses seuls amis et confidents sont une source et un prunier. Il découvre ce qu'est la faim. Il apprend aussi à cacher ses émotions et à se « fondre dans la masse ». Charles décrit la terreur qu'il éprouve à l'idée d'être démasqué, en imaginant quelles en seraient les conséquences.

**Le contexte :** En 1942, le petit Ezéchiel, âgé de six ans, est séparé de sa famille et confié successivement à plusieurs familles qui « l'accueillent ». Désormais prénommé Charles, il vit les souffrances du déchirement liées à la rupture d'avec son environnement culturel et affectif.

### **Autour des thèmes du texte, des questions possibles pour susciter la réflexion :**

- Pourquoi faut-il qu'Ezéchiel change d'identité ?
- Cite un évènement qui montre que c'est pour lui la condition de sa survie.
- Pourquoi ce changement d'identité est-il si difficile pour lui ?
- Quels sont les sentiments qu'il éprouve ?
- Quelle est la leçon dont Ezéchiel doit se souvenir en permanence pour survivre ?

## La source et le prunier

« - Charles, Charles, viens mon petit, nous allons dîner !

La dame m'appelait d'une voix forte, mais sans crier vraiment. Sans doute pour ne pas m'effaroucher d'avantage. Mes pleurs avaient cessé. Assis sur le banc de la terrasse, le cœur en ruines et l'esprit vide, je n'attendais plus rien.

J'avais atteint cette zone au-delà du désespoir, le point zéro des sentiments, terreau de l'indifférence et de la haine, de l'éloignement et du repli sur soi.

Avec mes larmes, j'avais évacué, goutte à goutte, l'innocence de l'enfance.

Désormais, je vivrais à l'intérieur de moi-même.

Je reconstruirais un univers dont je serais le seul habitant, le maître unique et dont nul ne pourrait ni flairer, ni même pressentir l'existence.

Pour me protéger, je ne demanderais plus rien. Jamais. Beaucoup plus tard, la solitude en sera le prix, payé à retardement, avec intérêts et agios, mais dans l'immédiat, ce fut ...la faim.

- Alors Charles, tu viens ?

La dame me hélait à nouveau. Je glissai lentement du banc et pénétrai dans la vaste cuisine.

- Eh bien, Charles, assieds-toi là.

Elle me désignait une chaise, ma place à table pendant les dix mois de mon séjour chez eux.

- As-tu faim, Charles ?

- Oui, Madame.

Elle me servit des pommes de terre sautées, des légumes et une part d'omelette. Un festin.

Elle ressemblait vaguement à ma grand-mère.

A cette époque, toutes les femmes aux cheveux gris, portant chignon et un peu dodues, ravivaient l'image de ma grand-mère dont le visage s'estompait déjà de ma mémoire, cahotée par les événements.

La dame souriait. Au bout de la table, le Monsieur me souriait aussi. Il avait l'air très gentil, doux même. Ses sourcils blancs, sa moustache gris clair, courte, soignée, et son regard malicieux lui conféraient un charme tranquille, mais impuissant à me reconforter. Trop tard, la herse était tombée, solidement arrimée par le choc récent. Désormais, tous les autres seront toujours de l'autre côté de cette herse, jusqu'au moment où je retrouverai Ezéchiel.

La maison respirait la sérénité.

- Charles, tu ne dois pas m'appeler Madame.

Dis plutôt... mmm... « Marraine ». C'est ça, tu m'appelleras « Marraine » !

Et, à Papa, tu diras « Parrain » ! N'est-ce pas, Papa ?

Il acquiesça, en m'adressant un clin d'œil.

Docile, mais ne sachant que dire, j'approuvai.

- Oui, Madame.

- Non, pas Madame. « Marraine », Charles, « Marraine ».

Face à son insistance, je répétais :

- Oui, « Marraine »

J'avais nettoyé mon assiette mais mon appétit s'accrochait encore, tenace.

Devant moi, quelques tartines, tentantes et apparemment consentantes, interpellaient ma faim. Mais je ne demanderais rien. Tous deux pensaient que j'étais rassasié. Mon silence entretenait leur erreur.

Ma faim prenait racine. Elle persista dix mois.

Dorénavant, je me contenterais de ce qui me serait servi. Jamais, je ne demanderais ni une tartine supplémentaire, ni quoi que ce soit. Heureusement, il y eut les prunes du verger.

- Charles, dans quelques jours, tu iras à l'école. Sais-tu écrire ?
- Non, « Marraine ».
- Sais-tu lire ?
- Non, « Marraine ».
- Et compter ?
- Jusqu'à dix.

Je brandis mes deux mains, paumes ouvertes, doigts écartés.

- Si, à l'école, on te demande ton nom, que réponds-tu ?
- Que je ne sais pas, « Marraine » !
- C'est très bien, Charles. Et si on te demande d'où tu viens et où sont tes parents ?
- Je ne sais pas, « Marraine ». Je ne sais pas d'où je viens. Je ne sais pas où est mon Papa.

Je ne sais pas où est ma Maman. Je connaissais bien ma leçon.

Apparemment satisfaite, elle m'envoya jouer au jardin. Il se prolongeait en une vaste prairie. Et là, ce fut le bonheur.

Dans ce temps de tourmente, j'y rencontrais mes deux meilleurs amis. Chaque jour, j'allais les retrouver. Ce fut d'abord elle que j'entendis. Invisible, elle murmurait, ou plutôt chuintait sa mélodie monocorde, qu'elle accompagnait de clapotis réguliers.

Gracieuse, elle dévalait la prairie au creux d'un sillon fouillé par des siècles de courses. La source jaillissait en haut de la prairie, mais je la découvris là, en bas, dans sa robe de cascade. Et nous sommes devenus amis.

Lui était majestueux, fier, puissant, tranquille.

C'était la première fois que je rencontrais un prunier.

Je l'approchai lentement, intimidé.

Il me tendait amicalement ses branches, et, encouragé, je vins tout près de lui.

De mes paumes, je caressai son écorce craquelée. J'enlaçai l'arbre et pleurai longuement, paisiblement, joue contre tronc.

Pour la dernière fois, je dis mon nom. Je leur racontai tout.

Désormais, le prunier, la source et moi, étions unis par mes secrets.

### **Sardines et biscuits durs**

- Dépêchez-vous, montez !

L'instituteur nous houspille et nous presse. Nous nous hissons dans le grand tramway vicinal. Il me paraît énorme. Pourtant, à chaque changement de cache, je l'ai emprunté, mais avec ma mère.

L'instituteur nous a prévenus :

- Demain, les enfants, vous venez à l'école munis d'une petite fourchette. Ne l'oubliez pas, sinon vous mangerez avec vos doigts. Nous allons à un goûter, tous ensemble.

Prévenez vos parents.

Le tramway s'ébranle. Je suis mal à l'aise. Ce déplacement me perturbe tandis qu'il amuse mes petits camarades. Je n'ai pas d'identité. Je ne sais ni l'adresse, ni le nom de la famille qui m'héberge. Je connais uniquement le chemin de la maison à l'école. C'est tout. Si je m'égare, je suis condamné. On ne pourra pas me retrouver car personne n'osera me rechercher.

Et ma mère ?

Le martèlement saccadé des roues métalliques sur les rails assène des coups de masse sur mon angoisse et l'enfonce plus profondément. Je glisse une main dans la poche pour saisir un mouchoir. Flûte ! La fourchette a disparu. Décidément, c'est un mauvais jour.

Quelques centaines d'enfants rassemblés dans l'immense réfectoire prennent place aux longues tables de bois. Devant chacun de nous, une boîte de sardines ouverte, deux tranches de pain margarinées, un bol vide. Et pas de fourchette. Je suis vraiment embêté. Que faire ?

- Mangez, les enfants, allez-y, mangez.

Prudemment, je glisse mes doigts dans la boîte et en extrait une sardine huileuse.

Ça marche. Elle est engloutie d'un trait. Je redoute le regard de l'instituteur. Pourvu qu'un petit camarade n'attire pas son attention par une méchante plaisanterie !

Mais tout se passe bien. Sitôt les sardines avalées, je me détends et attaque les tartines.

Autour de moi, le chahut est énorme. Les enfants rient, s'interpellent, se jettent des croûtons de pain. Les enseignants réprimandent, mais on s'en fiche. Voici des chariots chargés de grandes boîtes rectangulaires. La distribution commence. De gros biscuits carrés, durs, coriaces. Impossible de les croquer.

- Attendez ! attendez les enfants, vous allez recevoir du chocolat chaud.

Vous pourrez tremper votre biscuit.

L'instituteur s'époumone à tempérer notre impatience.

Du chocolat ? Je n'en ai pas bu depuis mon départ de la petite maison.

On le verse, brûlant, odorant. Tremper le biscuit, mettre en bouche. Je fonds en larmes.

Ma mère, mon père, mon frère ne sont pas là.

Pas de chocolat pour eux et où sont-ils aujourd'hui ?

- Madame, Charles pleure !

Ça y est. Je suis repéré. Une institutrice s'approche :

- Ça ne va pas mon petit ?

- Non, non, Madame, ça va... ça va bien. Ce n'est rien, c'est fini.

Ne pas pleurer, me retenir. Vite le mouchoir, sécher les larmes, renifler à fond. Terminé.

Pas question d'attirer l'attention.

La menace est toujours là. Eviter les questions. Ne pas devoir répondre, car je n'ai pas de réponse. Situation inextricable quand les copains interrogent :

- Où est ton Papa ? C'est quoi ton nom ?

- Je ne sais pas.

- Madame, Charles dit qu'il ne connaît pas son nom. C'est un menteur !

On sait toujours son nom. Il dit qu'il ne sait pas qui il est. C'est un menteur !

C'est vrai quoi, à l'âge de six ans, on connaît son nom.

Mais moi je ne peux pas le connaître.

A chaque changement d'école, la même épreuve m'attend le premier jour.

Taciturne, je me mêle peu aux ébats et rapidement mes condisciples me laissent en paix.  
S'ils m'invitent à les rejoindre, j'accepte toujours.

Mais je ne ferai jamais le premier pas.

Plus tard, des dizaines d'années plus tard, ce comportement persistera encore.

### **Sur le chemin de l'école**

Main dans la main, André et moi trottions d'un pas rapide.

L'air vif nous taquinait la peau. Les rues, quasi désertes, somnolaient encore.

L'école n'était plus qu'à deux minutes.

- Dépêche-toi, Charles. On va bientôt sonner.

André, plus grand que moi, accélérât le pas.

Je me laissais tirer, suivant difficilement sa cadence.

Vraiment dur d'être le plus petit !

On allait arriver. L'épreuve matinale touchait à sa fin. Au coin, traverser la rue et on y était.  
Heureusement, le retour était plus lent.

On jouait et, là, je ne sentais pas la fatigue.

Soudain, une femme franchit la rue et se précipite vers nous.

- Attendez un instant ! Vous là, les enfants, attendez !

Surpris, nous nous arrêtons pile.

La dame s'approche, se penche vers moi et me regarde dans le fond des yeux.

- Toi, tu es un petit Juif, n'est-ce pas ?

La surprise est balayée par une terreur atroce. Je reste bouche bée. André réagit le premier.

- Mais non, Madame ! C'est mon petit cousin. Sa maison a été bombardée.

En attendant, il vit chez moi.

La femme se tourne vers lui et puis me fixe à nouveau.

- Hein, tu es un petit Juif, toi ?

Elle questionne sans hostilité. J'ai la vague impression de la connaître.

Mais la leçon a été bien apprise.

- Non, Madame. Je ne sais pas ! Je ne sais pas qui je suis !

André s'est totalement repris :

- Au revoir, Madame. Allez, Charles, on va être en retard. On sonne.

Il m'entraîne et nous nous encourageons à toutes jambes. Cette fois, j'ai des ailes.

André me conduit vers mon groupe déjà aligné dans la cour.

Ensuite, en aparté, il s'entretient avec un Frère instituteur.

Je n'entends rien de leur conversation.

Nous entrons dans la salle de cours. Encore sous le coup, j'ai l'impression de marcher dans de l'ouate.

La peur me domine et me gèle le cœur. La menace est là, tout près, palpable.

Et André qui est dans une autre classe ! Je me sens si seul et démuné !

Le Frère instituteur nous ordonne de prendre un livre, de lire en silence et, ensuite, il sort de la classe.

Son absence se prolonge, les bavardages commencent. Je ne bouge pas. Je voudrais disparaître, m'évaporer. Tout à coup, la porte s'ouvre. Le Frère instituteur est revenu accompagné d'un collègue et d'André.

- Charles, ramasse tes affaires. Viens

Le Frère instituteur m'a interpellé doucement, d'une voix affectueuse. Son visage est grave, triste même. J'ai compris. Je ne reviendrai pas. Pas un mot, pas un regard pour les copains. Je fuis comme un voleur. Dans le couloir, André me saisit la main, plaque un bisou sur ma joue. Je pars accompagné de l'autre Frère.

Nous rentrons à la maison. « Marraine » sursaute en ouvrant la porte.

Un regard éloquent du Frère suffit. Elle pâlit. Ils n'échangent pas un mot en ma présence et se rendent au jardin.

Le lendemain après-midi, ma mère vient me chercher et m'emmène dans un nouveau gîte. Une autre famille. Ce sera la dernière avant la Libération. Enfin. »



## Voyage à Pitchipoï

Jean-Claude Moscovici  
L'école des loisirs, coll. « Medium », Paris, 2000

**L'histoire :** Ce livre raconte la tragédie d'une famille juive en France pendant la guerre. Celle-ci est relatée par l'auteur, qui était un garçon de six ans en 1942 dont la famille fut arrêtée, et dont le père ne revint pas.

Le narrateur et sa sœur furent confiés à des voisins puis mis en prison et transférés à Drancy d'où ils purent sortir.

Ils ont ensuite vécu cachés et, à la fin de la guerre, ils ont retrouvé leur mère.

**Les extraits choisis** abordent deux thèmes : comment vivre au quotidien dans une prison ou dans un camp comme celui de Drancy ? Comment garder un secret dont dépend votre survie et se comporter en « faisant semblant » de mener une vie « normale » ?

**Le contexte :** Le petit garçon décrit dans quelles conditions son père a été arrêté et emmené. Le lecteur découvre, à travers les yeux de l'enfant, l'arrivée dans une prison et l'internement au camp de Drancy.

Une fois sortis du camp, le narrateur et sa sœur retrouvent leur mère, et vivent cachés sous une fausse identité.

**NB :** Les extraits décrivant les conditions de détention en prison et à Drancy doivent être soigneusement présentés en raison de la sensibilité des jeunes enfants.

### **Autour des thèmes du texte, des questions possibles pour susciter la réflexion :**

- Quel était le rôle des gendarmes français ? Que penses-tu de leur attitude face aux Juifs ?
- Où se trouve le camp de Drancy ? Dans quel pays ? Dans quelles conditions vivaient les enfants à Drancy ?
- Imagine leurs sentiments. Pourquoi se sentaient-ils coupables ?
- A ton avis, est-il normal d'emprisonner des enfants dans de pareilles conditions ?

« Mais une nuit, à la suite d'une dénonciation faite à la Gestapo, la terrible organisation policière nazie, par certains notables du village dont les agissements à notre égard s'étaient déjà tristement manifestés, un camion gris s'arrêta au portail toujours ouvert de la maison. C'était quelques jours avant l'anniversaire de mes 6 ans, et le lendemain de la fête nationale du 14 juillet. On avait fêté ce jour en trinquant avec un peu de vin mousseux dans lequel j'avais trempé mes lèvres.

Dans l'obscurité, quatre hommes marchèrent dans l'allée bordée de groseilliers.

A la porte de la maison, sous la véranda, l'un d'eux tira sur la chaîne qui fit sonner la cloche très fort. Tout le monde fut réveillé, sauf nous, qui dormions profondément, comme seuls les enfants dorment. Mon père, habitué aux réveils nocturnes, pensa qu'il s'agissait de quelqu'un venant le chercher pour se rendre auprès d'un malade. Il se leva vite, ouvrit la fenêtre de sa chambre, au premier étage, et, dans la lumière, aperçut deux gendarmes allemands, casqués et portant une grande plaque de métal sur leurs uniformes. Ils étaient accompagnés par deux gendarmes français, venus d'une localité voisine, et qu'il connaissait bien pour les avoir déjà soignés.

Dès qu'ils entrèrent, les Allemands arrachèrent le fil du téléphone. C'était un téléphone en bois, fixé au mur, avec une petite tablette pour écrire et une manivelle.

Les Juifs, depuis longtemps, n'étaient plus autorisés à en posséder ; seuls les médecins qui avaient encore le droit d'exercer ou d'être remplacés pouvaient les conserver. Puis, devant toute la famille brutalement sortie du sommeil et réunie, ils énumérèrent ceux qui étaient arrêtés et devaient partir : mon père, ma mère et mes trois oncles.

C'était comme la sentence d'un tribunal de cauchemar. Deux de mes oncles, les frères de mon père, dormaient en dehors de la maison, à l'autre bout du village. Les gendarmes français qui savaient où les trouver, partirent les chercher. Les Allemands, restés sur place, répétaient : « Camp de travail, bonnes chaussures, camp de travail... » en insistant pour que soient faits vite quelques bagages et prévus des vivres pour un long voyage.

L'un d'eux sortit de sa poche une photo de ses enfants et la montra avec attendrissement. Mon père, qui parlait allemand, essaya de les convaincre de ne pas emmener ma mère, en raison de l'âge de ma petite sœur, et l'un de mes oncles, le frère de ma mère qui était malade et couché. Il leur dit que trois hommes jeunes et solides devaient suffire. Ils finirent par accepter.

... J'avais été réveillé par les bruits et les mouvements qui avaient lieu dans la maison. J'entendais des voix que je ne reconnaissais pas, des allées et venues... Je savais qu'il se passait quelque chose de grave.

Enfin ma mère monta les escaliers. Elle m'expliqua que mon père et mes oncles étaient partis, que l'on était venu les chercher pour aller travailler quelque part.

Je lui demandai s'ils avaient pris une valise et si elle leur avait donné de bons vêtements.

En une nuit la maison était devenue vide et triste. On se promenait dans le jardin avec mon grand-père, on en faisait le tour. Je tenais ma sœur par la main. Il nous parlait.

Puis, un beau jour, quelqu'un est venu nous porter une lettre. C'était une lettre de mon père. Elle était écrite au crayon sur un petit morceau de papier, et avait été jetée sur un quai de gare, d'un train qui roulait vers une destination inconnue :

« En route vers l'Ukraine (probablement), le moral est très bon. Nous serons bien là-bas. On vient de recevoir du chocolat. Ne vous inquiétez pas pour nous. Baisers ».

Mais avant de partir, l'un de mes oncles avait détaché sa montre de son poignet, comme si pour lui le temps s'était en cet instant arrêté pour toujours.

C'était une montre curieuse, qui me fascinait. Par un simple geste son cadran noir pouvait s'éclipser, et faire place à une surface lisse et brillante. C'était un véritable numéro de prestidigitation que je réclamais sans cesse.

Il la tendit à ma mère, et lui demanda de me la donner quand je serais grand.

Vingt-quatre heures plus tard, dans la nuit de ce « jeudi noir » du 16 au 17 juillet, commençait à Paris « la grande rafle du Vélodrome d'hiver », exécutée par les forces de police françaises sous contrôle de l'occupant : 13 000 Juifs furent arrêtés dont plus de 4 000 enfants.

Les organisateurs allemands de ce guet-apens de masse avaient baptisé cette opération du nom poétique de « Vent printanier ».

## **De prison en prison**

... Dans la cour de la prison, il y avait un massif de salvias rouges, et dans la prison une grande salle grise avec un seau de toilette au milieu, et des femmes et des enfants assis sur le sol en ciment.

On nous regarda entrer. L'amie qui nous accompagnait se dirigea vers une femme entourée de ses enfants. Elle lui expliqua que nous étions seuls, et apprit que son mari, tailleur avait été aussi arrêté par les Allemands au cours de la même rafle que mon père et mes oncles. Elle nous confia à cette femme, d'origine polonaise, qui nous prit désormais sous sa protection. Nous ne la quittions plus.

On resta peu de temps dans cette prison sinistre avant d'être transférés dans un séminaire, alors en partie réservé à cet usage.

C'était un grand bâtiment à deux étages, avec une cour fermée et une terrasse surélevée correspondant au rez-de-chaussée et à laquelle on accédait par des marches. On avait le droit de s'y promener deux fois par jour pendant une dizaine de minutes, sous la surveillance d'hommes armés. Aux heures des repas, quelqu'un poussait une petite remorque de vélo pleine de pain, et nous en prenions chacun un morceau, par la fenêtre. J'en prenais un pour ma sœur, et je choisisais toujours un croûton pour moi.

On restait enfermés à cinq ou six dans une petite cellule, sans doute les anciennes chambres des séminaristes, qui étaient d'ailleurs toujours présents, malgré les circonstances. De temps en temps, on les voyait jouer au ballon. On les enviait. Ils ne faisaient jamais attention à nous. Ils riaient. Entre eux et nous, agglutinés derrière la fenêtre à les suivre du regard, il y avait deux sentinelles qui marchaient.

Pour aller aux cabinets, il fallait le demander. Quelqu'un venait ouvrir la porte fermée à clé, et nous y accompagnait.

Nous sommes restés plusieurs jours dans ce grand bâtiment triste, et un matin, on nous a fait évacuer nos cellules, emporter nos quelques bagages, et nous a conduits jusqu'à la gare.

Dans l'enfer sonore des trains en manœuvre et la fumée des machines à vapeur, on nous a fait monter dans un wagon de troisième classe avec des sièges en bois et on a attendu longtemps le départ. Sur les quais, il y avait encore des hommes en uniforme et armés.

Nous partagions un compartiment avec les enfants et leur mère, qui s'occupait de nous depuis la prison, et un gendarme français. Quand déjà le bruit assourdissant et lancinant des roues sur les rails et la frise mouvante des fils télégraphiques longeant la voie commençaient à endormir notre inquiétude, le gros gendarme sortit une serviette de table de son sac, la déplia sur ses genoux, prit du pain, ouvrit une boîte de sardines à l'huile, et mangea devant nous qui le regardions avec envie.

Le train s'arrêtait souvent et repartait. Ça me faisait penser au train électrique que j'avais. Il avait une petite lampe sur la locomotive, et le soir, on éteignait les lumières, et on le faisait marcher, phare allumé dans l'obscurité. Je ne me fatiguais pas de le regarder.

J'étais très intrigué par des trains de marchandises que nous dépassions ou qui nous croisaient sans locomotive. C'était un peu comme des trains fantômes qui traversaient un mauvais rêve.

Enfin, après un voyage dont je n'ai plus le souvenir de la durée, nous nous sommes arrêtés dans une petite gare. Il y avait encore des gendarmes. On nous a fait descendre, puis monter dans un autobus, et nous sommes arrivés dans un grand espace clos et menaçant.

[...]

Sous les ordres des autorités allemandes représentées alors par le lieutenant SS H. Röthke, Drancy était un camp d'internement administré par la préfecture de police de Paris, sous commandement français.

C'était un grand bâtiment gris, inachevé, en forme de fer à cheval à angles droits, avec beaucoup d'entrées d'escaliers et de hautes fenêtres qui ressemblaient, les unes sous les autres, à des cheminées sombres montant tout au long des quatre étages.

Au milieu, il y avait un terrain noir avec de la poussière et des flaques d'eau quand il pleuvait. Tout autour, deux rangées de fil de fer barbelé formaient des barrières infranchissables entre lesquelles passaient des sentinelles.

Aux quatre coins, étaient plantés des miradors d'où les gendarmes, aussi appelés gardes mobiles, nous surveillaient. La nuit tombée, de puissants projecteurs pouvaient balayer la cour et les façades.

Quand nous sommes arrivés, j'ai le souvenir d'avoir attendu devant une longue baraque en bois avant que nous soyons fouillés. Il y avait beaucoup d'enfants. J'avais toujours peur de perdre ma petite sœur. Après, on nous a donné à boire quelque chose qui ressemblait à de l'eau chaude au goût de chocolat. Ça nous a fait du bien. Puis on nous a conduits chez le coiffeur. Je ne sais plus si c'était le premier jour. On a fait asseoir ma sœur sur une chaise dont le siège était surélevé, et le coiffeur a pris sa tondeuse et a commencé à lui raser les cheveux. Les mèches tombaient de chaque côté sur le sol où il y en avait déjà beaucoup d'autres. Après ce fut mon tour.

Beaucoup d'enfants pleuraient. Des femmes essayaient de les consoler. La plupart d'entre eux, comme nous, qui avions toutefois la chance d'être ensemble, n'avaient pas non plus leurs parents, et étaient seuls. Il en était ainsi de presque tous les enfants qui étaient internés, comme les quatre mille qui, en deux semaines, sur l'initiative du gouvernement français de Vichy, et en particulier de son président Pierre Laval, étaient arrivés avant nous, arrachés à leurs parents, simplement parce qu'ils étaient juifs.

On occupait à un étage un des grands locaux informes, réservé aux femmes et aux enfants, et qui devait correspondre à une construction non encore cloisonnée.

Nous étions très nombreux. Le sol en ciment était bosselé. Des fenêtres sales, on voyait de très hautes tours qui nous dominaient, où habitaient les gardes mobiles.

Ça sentait mauvais. On était les uns sur les autres. Tout le temps des enfants pleuraient, et parfois aussi des adultes.

Un matin, des médecins sont venus nous faire une piqûre sous la peau du ventre, après l'avoir badigeonnée de rouge.

La nuit, dans la lueur bleutée d'une unique veilleuse, couchés à même le sol, sur de la paille qui provenait de vieux matelas souillés et éventrés, on se serrait l'un contre l'autre pour se réchauffer.

On était souvent réveillés par des cris d'enfants terrorisés sous l'emprise de leurs cauchemars, comme l'était aussi ma sœur.

On mangeait surtout de la soupe aux choux avec du pain, qui était apportée dans de grandes bassines, et que nous essayions de boire dans de vieilles boîtes de conserve récupérées. Un gendarme me donnait parfois, en cachette, un peu de pain en plus, rien qu'à moi. Nous le partagions, ma sœur et moi. Une fois, il m'apporta même un petit journal illustré que je gardai précieusement, et que je regardais sans cesse.

### **Cachés au village**

On restait tout le temps dans la cuisine, pièce isolée où ma mère nous faisait faire beaucoup de dessins et nous racontait des histoires.

Dans la rue on entendait de temps en temps des bruits cadencés de bottes sur le trottoir. C'était le passage des patrouilles allemandes. J'appréhendais toujours l'arrêt soudain de ces pas qui me faisaient penser à ceux qui m'avaient terrorisé la nuit de notre arrestation.

Pour contourner la réglementation relative à l'approvisionnement, auquel nous n'avions pas droit, en raison de notre situation irrégulière. Celui qui avait déjà fourni à ma mère sa fausse carte d'identité nous procurera de fausses cartes d'alimentation.

La nuit, on nous apportait aussi des produits de la campagne, des légumes, des œufs ou de la viande, et du bois pour la cuisine et le chauffage.

[...]

Souvent les hurlements nocturnes des sirènes nous réveillaient en sursaut, précédant parfois des bombardements qui nous effrayaient, et dont les objectifs étaient une importante gare de triage et un dépôt de munitions.

Pendant ce séjour, j'ai été malade. Je suis devenu tout jaune, des pieds à la tête, avec le blanc des yeux également coloré.

Un médecin au courant de notre situation particulière est venu.

Avec ce fréquent sentiment de culpabilité qu'ont les enfants atteints par la maladie, je suppliais de ne pas retourner au camp. Lorsque j'avais conscience de ne pas avoir été sage ou d'avoir été désobéissant, j'adressais aussi à mon entourage la même supplication, en y associant toujours ma sœur : Nous ne voulons plus retourner au camp, jamais plus... nous ne recommencerons pas. » Mais les souvenirs qui y étaient attachés s'imposaient souvent. Je parlais de mon oncle et des petits papiers qu'il avait mis dans mes poches. Je répétais que là-bas, ma petite sœur avait eu froid, très froid et que je la recouvrais avec mes vêtements. Je guéris de ma jaunisse.

[...]

Du jour au lendemain, en même temps que de lieu nous avons changé d'identité. Nous avons emprunté à la fiction d'autres origines, un autre passé, et même une autre religion. Celle-ci fut attestée par un simulacre de baptême auquel le curé du village, qui était un des très rares au courant de la vérité, s'était obligeamment prêté.

Cette vérité était un secret entre nous. A aucun moment, malgré notre jeune âge, malgré les questions et situations imprévisibles, nous n'avons failli à cette règle de discrétion que nous savions être vitale. Nous étions censés venir d'une région sinistrée, et notre père était, comme tant d'autres, prisonnier en Allemagne.

Nous habitons dans une grande pièce attenante à une petite cuisine, au second étage de l'école, au bout d'un dortoir désaffecté qu'il fallait traverser.

Pour aller en classe, il nous suffisait de descendre les escaliers. Comme autrefois à la maison, ma mère nous voyait jouer dans la cour. Un jour, en nous regardant, elle vit un officier allemand montrer du doigt la fenêtre derrière laquelle elle se trouvait. En un instant elle crut comprendre la signification de ce geste. Toute tentative de fuite était impossible, le piège se refermait... mais rien ne se passa. Ce qui intéressait cet officier n'était que le clocher du village, dans lequel étaient installées les sirènes d'alerte, et vers lequel il pointait son index.

Il en était ainsi en permanence. Nous vivions dans une sécurité instable, où le moindre événement imprévu pouvait faire basculer notre existence, et donner lieu aux interprétations les plus alarmantes. »

## Un arbre pour Marie

Yaël Hassan

Syros-Jeunesse, coll. « Souris sentiments », Paris, 2001

**L'histoire :** Lorsque la maîtresse demande aux élèves de sa classe de dessiner un arbre généalogique, Marie ne peut y inscrire que les noms de son frère et de ses parents. Cette fillette de dix ans, élève en CM2 en France, va donc partir à la recherche de ses grands-parents dont on ne lui a jamais parlé.

**Les extraits choisis** décrivent d'une part le désarroi de Marie face à son incapacité à remplir son arbre généalogique et d'autre part son soulagement et sa détermination lorsqu'elle découvre qu'elle a bien une famille et qu'elle fera tout pour la retrouver.

**Le contexte :** Marie se sent totalement humiliée de ne pouvoir remplir son arbre généalogique en classe comme le font tous ses camarades. Elle va trouver par hasard dans un tiroir, dans la chambre de sa mère, un vieil album de photos. C'est la preuve qu'elle a, elle aussi, une famille. Le livre n'est pas directement lié à la Shoah puisque le secret familial tient à la rupture des deux familles avec leurs enfants, en raison d'un mariage non accepté par la famille. Cependant nous avons choisi d'inclure ce texte car il soulève la notion de recherche des racines, à travers le thème de l'arbre généalogique.

### **Autour des thèmes du texte, des questions possibles pour susciter la réflexion :**

- Dans cette histoire, qu'est-ce qui rend Marie malheureuse ?
- Que penses-tu de l'attitude des parents de Marie ?
- Que sont les racines d'un être humain ? Pourquoi utilise-t-on le terme de racines ?
- Est-ce important pour un être humain de connaître ses racines ? Pourquoi ?

« Marie n'oubliera jamais ce qu'elle appelle le « jour de l'arbre ». A l'encontre des autres enfants de sa classe, qui l'ont probablement oublié depuis des lunes, ce jour-là reste gravé dans sa mémoire. Marie était alors en CM2. La fin de l'année approchait. Ils avaient étudié en classe le poème de Victor Hugo, « Lorsque l'enfant paraît ». De fil en aiguille, ils avaient abordé le thème de la famille. C'est alors que la maîtresse, madame Blanchard, leur avait demandé soudain et à brûle-pourpoint s'ils savaient ce qu'était un arbre généalogique. Charlotte, la meilleure amie de Marie, avec son air agaçant de mademoiselle Je-Sais-Tout, avait levé le doigt.

- C'est une représentation de la famille avec ses différentes branches, avait-elle expliqué fièrement.

Après l'avoir félicitée, madame Blanchard leur avait encore demandé si cela les amuserait d'établir chacun leur propre arbre généalogique. Et les enfants enthousiastes avaient approuvé en frappant des mains. Sauf Marie, que cette idée n'amusait pas du tout. Heureusement, la cloche avait retenti à ce moment-là. « Sauvée par le gong ! », avait pensé Marie, soulagée.

Mais, dès le lendemain, madame Blanchard leur distribua une feuille sur laquelle était dessiné un arbre. Un gros et bel arbre, massif et solidement enraciné. Un arbre en hiver car entièrement dénudé. En guise de feuilles, des sortes de médaillons vides accrochés aux branches. Et madame Blanchard leur avait dit :

- Au crayon à papier, vous allez me remplir d'abord les médaillons de la dernière branche, celle de la cime de l'arbre. Vous y mettrez votre prénom et ceux de vos frères et sœurs, si vous en avez.

- Eh, m'dame ! s'était écrié Benjamin, il n'y a que six cases en haut et nous on est sept ! Où c'est que je le mets le dernier ?

Et toute la classe s'était mise à rire.

- Tu n'as qu'à rajouter un médaillon ! lui avait répondu madame Blanchard qui ne se démontait jamais.

Avec application, Marie avait écrit son prénom en entier, Marie Myriam, et celui de Michaël, son frère. Charlotte, assise à côté d'elle, n'eut à écrire que le sien, vu qu'elle était fille unique.

- Ensuite, sur la branche du dessous, vous indiquerez les prénoms de vos parents et ceux de leurs frères et sœurs, vos oncles et tantes donc.

Marie avait écrit Philippe et Déborah de sa plus belle écriture. Et c'était tout.

- Bien ! Nous continuons. Sur la branche inférieure, il va falloir maintenant écrire les prénoms de vos grands-parents paternels et maternels.

Là, Marie, pétrifiée, était restée le crayon suspendu au-dessus de son arbre tandis que tous s'affairaient sur leur feuille. Madame Blanchard s'en était aperçue.

- Tu ne te souviens pas du nom de tes grands-parents ? lui avait-elle demandé, le ton taquin, tandis que toute la classe s'esclaffait.

Marie avait eu envie de disparaître sous terre. Jamais elle n'avait subi une telle humiliation. Bonne élève, elle n'avait guère l'habitude que l'on se moque d'elle.

- Tu n'as qu'à mettre n'importe quoi ! lui avait soufflé Charlotte, peinée par la détresse de son amie. Elle n'ira pas vérifier.



- Mais je ne peux pas mettre n'importe quoi ! Je n'en ai pas de grands-parents !  
Je ne vais tout de même pas m'en inventer !  
Elle était au bord des larmes. Charlotte commençait à perdre patience :  
- C'est pas possible ! lui avait-elle répliqué assez sèchement. Tout le monde a des grands-parents ! Si tu n'en avais pas, tes parents et toi vous n'existeriez même pas !  
- Peut-être, mais moi, les miens, je ne les connais pas ! Alors c'est comme si je n'en avais pas.

Charlotte, excédée, avait haussé les épaules et continué son travail, tandis que Marie avait posé son crayon et s'était croisé les bras. Quand, à la fin de l'heure, madame Blanchard avait ramassé les feuilles, elle avait regardé l'arbre de Marie avec stupéfaction :

- En voilà un arbre décharné, Marie !  
- C'est pas un arbre, l'arbre généalogique de Marie ! s'était alors écrié Benjamin qui se mêlait toujours de ce qui ne le regardait pas. C'est un bonsaï !  
Et toute la classe avait à nouveau ri à ses dépens. Même Charlotte.  
- C'est de ma faute à moi, peut-être, si j'ai pas de grands-parents comme tout le monde ? s'était écrié Marie avant de se sauver à toutes jambes.

C'est en courant, et seule, qu'elle était rentrée chez elle, au grand étonnement de Charlotte en compagnie de laquelle elle faisait toujours le chemin depuis le CP.

Le soir, au dîner, Marie, la voix chargée de sanglots, avait relaté à ses parents ce qui s'était passé en classe. Ceux-ci, embarrassés, ne surent trouver les mots pour la consoler.

- C'est comme ça, Marie ! lui avait dit son père. Je suis désolé que cela t'ait posé un problème en classe. Un bien petit problème, d'ailleurs, avoue-le ! Il n'y a pas de quoi fouetter un chat ! Mais puisque tu remets ça sur le tapis, je vais donc te répéter pour la énième fois ce que je t'ai déjà expliqué. Aussi étrange que cela puisse te paraître, notre seule famille, c'est nous. Nous quatre. Je pense que le débat est clos à présent et j'espère qu'il ne sera pas nécessaire d'y revenir !

Le ton était ferme et sans appel. Marie était ulcérée. « Un bien petit problème, pas de quoi fouetter un chat », avait estimé son père. Bien sûr, ce n'était pas lui qui avait eu à subir les plus terribles humiliations de sa vie !

Plus tard, quand sa mère était venue lui souhaiter bonne nuit et passer un petit moment avec elle, ainsi qu'elle avait coutume de le faire, Marie, pour la toute première fois, lui avait tourné le dos et avait fait semblant de dormir. Mam, ainsi qu'elle l'appelait affectueusement, s'était éloignée en soupirant. Et Marie avait déversé dans son oreiller toutes les larmes disponibles.

[...]

Marie ne sait pas quoi faire. Il est à peine six heures et elle a terminé ses devoirs. Regarder la télé ? Elle n'en avait pas envie. Lire, alors ? Marie, sans entrain, saisit un bouquin sur l'étagère ? Elle feuillette quelques pages, puis le repose. Non, la tête et le cœur n'y sont pas. Elle n'arrive pas à se concentrer. Elle se creuse les méninges pour se trouver une occupation. Mais elle a beau passer en revue tout l'inventaire de ses distractions coutumières, aucune ne trouve grâce à ses yeux. Et voilà qu'enfin surgit à son esprit la plus fabuleuse des idées. N'est-ce pas l'occasion rêvée pour remettre la main sur cet album de photos entraperçu la veille dans un des tiroirs de la commode de sa mère, dissimulé sous les chemises de nuit ? C'est en rangeant le linge que Mam venait de repasser que Marie est tombée dessus. Elle s'était juré d'y jeter un œil dès qu'elle le pourrait.

Sans hésitation, Marie se glisse dans la chambre de ses parents où elle s'enferme. Elle s'installe sur le lit, le regard rivé au fameux tiroir. Elle aime faire durer le plaisir. Aussi, malgré la forte envie qui l'anime, elle se retient de se précipiter pour s'emparer de l'album. Mieux, elle allume la télé et fait mine de s'intéresser à un documentaire sur la reproduction des fourmis. Enfin, elle craque et se dirige vers la commode. Elle ouvre le dernier tiroir, soulève les chemises de nuit... Le voilà ! Avec précaution, elle extirpe l'objet et le dépose sur le lit. Elle se cale contre les oreillers, pose l'album sur ses genoux et caresse de sa main le cuir fin et usé. Elle hésite, sans trop savoir pourquoi. Elle sent son cœur s'agiter dans sa poitrine. Elle n'est pas très fière de ce qu'elle va faire, soudain. Elle n'aimerait pas du tout que l'on fouille ainsi dans ses affaires et que l'on y trouve son journal intime, par exemple. Et pourtant, voilà qu'elle s'apprête à consulter un album qui ne lui appartient pas, dont elle n'a jamais entendu parler et que Mam tient caché dans sa commode à l'abri de tout regard.

Il faut dire que l'on est toujours aussi secret chez les Dalbret. Rien n'a changé depuis le jour de l'arbre. Enfin, si, plusieurs choses tout de même. Marie connaît enfin le nom de ses grands-parents maternels : Isaac et Bluma Goldstein. Elle les a trouvés sur le livret de famille. C'est Charlotte qui lui avait parlé de ce fameux livret dont Marie ignorait l'existence. Et depuis qu'elle connaît leur nom, qui lui semble quelque peu bizarre, elle s'est juré de les trouver un jour ou l'autre. Elle sait que cet album posé sur ses genoux est forcément lié au passé de Mam. Alors, pourquoi hésiter ? Après tout, les parents ne lui ont pas laissé la possibilité d'agir autrement. S'ils avaient parlé, s'ils lui avaient raconté, expliqué, elle n'en serait pas là. C'est donc un cas de force majeure.

La conscience apaisée par ces considérations, Marie se plonge dans l'album de photos. Sur la première page, d'une écriture encore enfantine, Mam a joliment calligraphié ses nom et prénom. Sur les suivantes, Marie découvre enfin les visages tantôt graves, tantôt souriants de ses grands-parents. « Ils ont l'air plutôt gentils ! », se dit-elle en examinant photo après photo. Alors, que s'est-il passé ? Sont-ils morts dans des circonstances dramatiques telles qu'un accident de voiture ? Non, si c'était le cas, Mam lui en aurait parlé. Surtout que papa non plus ne parle jamais des siens. A moins qu'ils ne soient morts, eux aussi ! Non, trop c'est trop ! Etre la fille de deux orphelins, faut peut-être pas en rajouter, non plus ! Marie écarte cette hypothèse. Il s'agit probablement d'autre chose.

Marie réfléchit tandis que son regard se perd au loin, puis se pose sur le mur qui lui fait face et s'accroche à l'affiche que Mam a rapportée d'un voyage. Elle lit à voix haute ce qui y est inscrit : « Si nous n'honorons pas notre passé, nous perdons nos racines. Si nous détruisons nos racines, nous ne pouvons grandir. » Et voilà que soudain, elle sent un frisson lui parcourir l'échine. Comment a-t-elle pu laisser le sens de ces deux phrases lui échapper totalement pendant tant de temps ? Mais c'est évident ! Mam souffre, elle aussi, de son arbre maigrichon. Tout comme Marie. Et tous les soirs, en s'endormant, elle pense sans doute à l'affiche. C'est trop triste ! Marie a de la peine pour elle. Mais, maintenant qu'elle sait ce qu'il en est, elle n'a plus la moindre hésitation. Elle va s'en occuper, elle, de la famille. Foi de Marie ! Et les Goldstein vont enfin comprendre de quel bois elle se chauffe, leur petite-fille ! Enfin, si toutefois ils existent !

Marie est fermement décidée à partir à leur recherche. Elle veut une famille, elle aussi, une grande famille, une énorme famille, avec des oncles, des tantes, des cousins, des cousines partout. Une famille aussi nombreuse que celle de Charlotte qui incarne à ses yeux le comble du bonheur. Fille unique, donc pas de frère pour l'embêter, et en revanche une multitude de cousins et cousines qu'elle voit quand bon lui semble. Marie voudrait tant que son futur arbre généalogique n'ait même pas assez de branches pour y mettre tous les noms ! Et il en fera une tête, Benjamin, quand il s'apercevra que son bonsaï s'est transformé en baobab ! »

## Les enfants d'Izieu

Rolande Causse  
Seuil, coll. « Petit Point », Paris, 1989

**L'histoire** évoque, sous forme de poèmes, la tragédie des enfants juifs hébergés dans la maison d'enfants d'Izieu. Ces enfants, séparés de leurs familles, avaient réussi grâce aux éducateurs, à retrouver dans ce lieu un cadre apaisant et protecteur. Tout allait brutalement être anéanti le jeudi 6 avril 1944. Ce jour là, à la suite d'une dénonciation, le chef de la Gestapo, Klaus Barbie, fait arrêter tous les petits pensionnaires, les envoie à Drancy, puis à Auschwitz. Pas un seul enfant ne survivra.

**Les extraits choisis** choisis se situent au début du recueil. Ils décrivent le simple bonheur des enfants, bientôt réduits au silence par l'arrivée des soldats.

**Le contexte** : Les poèmes décrivent l'environnement de ces enfants qui avaient le droit à l'insouciance sans pour autant oublier qui ils étaient et d'où ils venaient.

### **Autour des thèmes du texte, des questions possibles pour susciter la réflexion :**

- Où se trouvent ces enfants ?
- Pourquoi leurs parents ne sont-ils pas avec eux ?
- Quelle est l'attitude des enfants le jour, la nuit ?
- Espèrent-ils en l'avenir ? Que sont-ils devenus ?
- Peut-on être heureux dans cette situation ?
- Faut-il se rappeler ou bien, au contraire, oublier ?

Ce sont des enfants  
Quarante-quatre  
Ils habitent une maison au nom étrange  
La maison des enfants réfugiés de l'Hérault

Charles et Nina rient ce matin-là en descendant l'escalier  
Emile, aux yeux d'un bleu transparent, pleure à chaque marche  
Albert, le plus petit, à peine quatre ans, bavarde avec Barouk  
Mina serre la main de sa petite sœur qui ne la quitte jamais  
Hans se frotte les yeux  
Liane chante et saute

La cloche qui les appelle au petit déjeuner a retenti

Affamé, Max se réjouit d'un bol de cacao  
Et de tartines de confiture  
Il court et bouscule Paula qui rouspète

Ce sont des enfants  
Quarante-quatre

[...]

Là quarante-quatre enfants vivaient heureux

Là, ils se consolient  
L'un d'une mère malade  
L'autre d'un père arrêté et emprisonné  
Certains  
De parents brutalisés sous leurs yeux

Le petit Emile se rappelle lorsque son père et sa mère lui furent arrachés  
Il voit son père immense, sa mère toute petite  
Les policiers les poussent, les menacent de leur arme  
Le père se retourne encore  
La porte claque.  
Emile hurle  
Une voisine le serre contre elle  
Emile est seul, seul, seul  
Il n'a pas cinq ans

Pourquoi ?

Parents battus, enlevés, perdus

Sur leurs vêtements une étoile  
Parce qu'ils étaient nés juifs

Parce qu'ils étaient nés juifs  
On les enfermait dans des camps  
On les entassait dans des trains  
On ne sait où on les conduisait  
On ne sait ce qu'ils devenaient

A Izieu  
Dans la maison-refuge  
Quarante-quatre enfants tourbillonnaient  
Les uns près des autres ils se réconfortaient  
Ils chassaient la peur  
Ils l'éloignaient  
Ils l'enfermaient au plus profond d'eux-mêmes  
Ne voulaient pas la connaître  
Ils harponnaient le courage

Des adultes aux douceurs réconciliantes les protégeaient  
Sabine et Miron grâce à qui était née la maison d'Izieu  
Les monitrices  
Léa  
Lucie  
Mina qui était accompagnée de sa petite fille Lucienne  
La doctoresse Sarah-Suzanne qui avait auprès d'elle son fils Claude  
Et ses parents, Moïse, Eva

Les enfants avaient besoin de leurs paroles, de leurs gestes tendres

Là, ils étaient heureux

Ils jouaient, ils apprenaient  
Ils chantaient, ils riaient  
Ils lisaient, ils dessinaient  
Ils bavardaient, ils écrivaient à ceux de leur famille qui leur restaient  
Ils appréciaient les promenades  
Ils allaient voir le Rhône qui coulait, large  
Rayé de cuivre et d'argent  
Ils respiraient l'air vif  
Leurs joues se coloraient  
Ils se réjouissaient lorsque tombait la neige  
Ils fêtaient joyeusement les anniversaires

L'absence, écho perdu, résonnait lointaine ou proche  
Parents disparus  
Famille dispersée  
Espoir d'une lettre

Certains soirs ils étaient chagrins

Mais le jour  
Ils étaient vifs, braves, forts  
Les grands faisaient des projets  
Ils parlaient de partir vers des terres accueillantes et ensoleillées  
D'y emmener tous ceux de la maison

L'avenir  
Un havre  
Paix retrouvée

Où sont-ils ?  
Où sont-ils ?

## Table des matières

2	<b>Remerciements</b>
3	<b>Avant-propos</b>
4	<b>Paris sous l'Occupation</b>
6	De bien mauvaises nouvelles
7	La rafle
9	<b>Compte les étoiles</b>
11	<b>La Chanson de Hannah</b>
15	<b>L'enfant coq</b>
18	<b>A la recherche d'Ezéchiël</b>
19	La Source et le prunier
20	Sardines et biscuits durs
22	Sur le chemin de l'école
24	<b>Voyage à Pitchipoï</b>
26	De prison en prison
28	Cachés au village
30	<b>Un arbre pour Marie</b>
35	<b>Les Enfants d'Izieu</b>

